



NI JUIF

NI

COLLABO

(L'AFFAIRE VERNIER)

**Un drame de Christian
Moriat**

NI JUIF, NI COLLABO

(L'AFFAIRE MAURICE VERNIER)

DRAME

PERSONNAGES :

-**Maurice Vernier** : 35 ans, l'un des patrons de l'atelier

-**Laure Vernier** : 32 ans, son épouse

-**Samuel Liedemann**: 30ans, représentant

DECOR : Le bureau de l'usine de bonneterie Vernier, appelée

familièrement « l'atelier »

DUREE : 95mn

TEXTE DEPOSE A LA SACD

Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD

Pour plus de précisions et pour obtenir la suite de cet extrait : christian.moriat@orange.fr

SCENE 1 : Le Graffiti

(Bureau sens dessus dessous
-Meubles renversés
-Dossiers éparpillés à travers la pièce
-Laure et Maurice sont en train de ranger...)

Maurice : Je me demande quel est le salaud qui a bien pu écrire ça.

Laure : Tu te rends compte. Sur le pont ! Avec une flèche dans notre direction... ! On nous en veut !

Maurice : Tu sais. La flèche, elle désigne tout le monde et personne en particulier.

Laure : Je ne sais pas ce qu'il te faut... « JUDE », en gros ! A la peinture blanche... Avec une flèche dirigée sur nous... Parce que, c'est sur nous, qu'elle est dirigée cette flèche !

Maurice : Oui...Enfin... en direction de la rue Saint Paul.

Laure : Qui habite rue Saint Paul ?

Maurice : Hélène Martin et son mari, Bernard Ganson, sa femme et ses enfants, le père Davriel...

Laure : Et nous... ! Nous, avec tes parents et la famille de ton frère... Il n'y a pas à chercher midi à quatorze heures !

Maurice : Tiens, c'est vrai... On n'est que ça... !? Ca m'épate. Il est vrai que je ne m'étais jamais posé la question.

Laure : Tu auras beau les prendre les uns après les autres. Dans la rue, il n'y a pas l'ombre d'un Juif...

Augustin Davriel... ? Il est trop petit. Et avec le ventre qu'il a, il ne fait pas Juif.

Le mari d'Hélène ? Bernard Ganson... ? Avec la meilleure volonté du monde... (*Un temps bref*)

Mais, on ne peut pas en dire autant de toi.

Maurice : De moi ?

Laure : Est- ce que tu t'es déjà regardé dans une glace... ? Tu es maigre. Tes doigts sont longs. Et tu as le nez crochu.

Maurice : Le tout du Juif Züss, quoi... !?

Laure : N'exagérons pas.

Maurice : Tu ne m'en as jamais rien dit ?

Laure : Il m'a fallu une guerre pour m'en rendre compte. Avant, je ne m'en étais pas aperçu... ou si peu, que ça ne prêtait pas encore à conséquence.

Maurice : J'ai le nez crochu, moi ?

Laure : Tu as le nez qui tombe.

Maurice : Ce n'est pas pour autant que je suis Juif.

Laure : Pour quelqu'un qui ne te connaît pas, tu en as tout l'air. Il y a, effectivement, une certaine similitude entre ton aspect physique et l'image du Juif, tel que s'en font les Boches.

Maurice : Première nouvelle... ! C'est grave, ce que tu viens de dire.

Laure : Je sais. C'est bien pour ça que je te préviens, avant que d'autres ne t'en parlent.

Maurice : Merci pour le cadeau.

Laure : (*L'embrassant*) Ne sois pas triste. Je voulais juste que tu voies la réalité en face.

(*Un temps*)

Maurice : Tu ne m'aimes plus ?

Laure : Que tu es bête ! Je ne me suis pas marié pour ton nez !

Maurice : Hé bien ! Ce matin, en ouvrant les volets, il y en a plus d'un qui vont se précipiter sur leur glace, avant de sortir.

Laure : C'est possible.

(*Un temps*)

Maurice : Finalement... la flèche... ça ne veut rien dire. La rue Saint Paul, elle fait un coude.

Laure : Seulement... à partir du coude, c'est la rue Edouard Morin qui commence.

Maurice : Oui... C'est ça qu'elle signifie, la flèche... C'est quelqu'un qui habite rue Edouard Morin.

Laure : Qu'est-ce que tu vas chercher... ? Dans cette rue-là, il n'y a que des granges et des jardins.

Maurice : Et les Bodrani ?

Laure : Les Bodrani... ? Ils ne sont pas rentrés de l'exode... (*Réfléchissant*) Tiens, tiens, les Bodrani... ! Des Italiens... ! S'ils avaient été là, ce sont les premiers que j'aurais soupçonnés.

Maurice : Il y a aussi la mère Dutray.

Laure : Oh ! Qu'est-ce que tu vas chercher... ! La mère Dutray, elle est impotente !

(*Un temps*)

Laure : Le dossier Polientès. C'est toi qui l'as... ? (*Hochement de tête affirmatif de son mari*) L'accusé de réception de leur facture. Mets-le dedans.

(*Un temps bref*)

Laure : Ils ne seraient pas dans leur maison de Toulouse, en ce moment, les Polientès ?

Maurice : Tu crois ?

Laure : Non. Je te le demande.

Maurice : J'ai vu Alfred et Guy, avant-hier. Ils nous ont passé une grosse commande. C'est Samuel qui les a reçus.

Laure : Encore... ? Ce sont de fameux clients. Pour moi, ils doivent revendre ça en zone libre.

Maurice : Heureusement qu'on ne demande pas aux clients ce qu'ils font de la marchandise. On aurait des surprises.

Maurice : Je me demande d'ailleurs comment ils se débrouillent pour traverser la ligne de démarcation avec autant de facilité. Et dans les deux sens, encore !

Maurice : Ils ont dû faire valoir qu'ils avaient une propriété dans le midi.

Laure : Parce que tu crois que ça suffit ?

Maurice : Oh ! Tu ne penses tout de même pas qu'ils passeraient la ligne à grands coups de bas et de chaussettes, distribués à droite à gauche !

Laure : J'ai l'impression que le soleil ne luit pas pareil, pour tout le monde.

Maurice : En tout cas, ce sont des gens charmants.

Laure : C'est vrai.

(Un temps)

Maurice : Qui te dit aussi que la flèche ne désigne pas une personne qui serait en centre ville ?

Laure : Mon pauvre Maurice... ! Pourquoi pas quelqu'un qui habiterait Crépy-le-Château, pendant que tu y es ? Ca a beau être à 20 kilomètres, c'est aussi dans la direction !

Maurice : Pourquoi pas ?

Laure : Je ne veux pas te faire peur. Mais moi, qui suis une habitante de Vercenay, si je passe sur le pont, et si je tombe sur le graffiti- ce qui est difficile de faire autrement - puis si je regarde l'orientation de la flèche, inmanquablement, je ne peux pas m'empêcher de penser aux Vernier. Et à toi en particulier. En plus, comme vous avez un Juif pour représentant de commerce...

Maurice : Tu crois ?

Laure : Naturellement.

Maurice : *(Abattu – Restant assis au beau milieu des papiers éparpillés)* Si je tenais le saligaud qui a fait ça !

Laure : *(Lui caressant la tête)* Il ne va pas s'en vanter...

(Un temps)

Maurice : Quand je pense qu'à Vercenay, une toute petite ville de 1 600 habitants, il y a, en

ce moment, une ordure capable de vous faire envoyer en tôle !
Le pire, c'est que je le connais, mais je ne sais pas qui c'est... ! (*Réfléchissant*)
Déjà, il ne s'agit pas de quelqu'un de notre rue. Ce serait trop dangereux pour lui.

Laure : Ca fait une quinzaine de personnes de moins à soupçonner. Plus que 1 585 !

Maurice : Tu me donnes une idée. Ce soir, à tête reposée, je vais dresser la liste des habitants, pour voir celui qui est capable d'une vacherie pareille.

Laure : (*L'embrassant*) Pauvre... Pauvre Maurice... ! A tous les coups, tu mettras à côté.
Le coupable est toujours celui auquel on ne pense jamais.... Sinon, il ne le ferait pas.

Maurice : Alors ? Qu'est-ce qu'il faut faire ?

Laure : Attendre.

Maurice : Avec ça, me voilà bien renseigné !

(*Un temps*)

Maurice : La commande Bourcerot... Tu as son dossier ?

Laure : Le voilà.

Maurice : (*La lui tendant*) Mets-la avec les autres.

(*Un temps bref*)

Maurice : Le graffiti... tu l'as vu, ce matin. Mais, hier soir, est-ce qu'il y était ?

Laure : Je l'ignore.

Maurice : Tu l'aurais remarqué, en allant à la poste ?

Laure : A six heures du soir, il fait nuit.

Maurice : De la peinture blanche... tu l'aurais vue ?

Laure : Mon pauvre ami ! La délation, c'est un sport qui se pratique à la nuit noire.
Après le couvre-feu. Quand il n'y a plus personne dehors.

Maurice : Et la flèche... c'est sans équivoque... (*Essayant de nier l'évidence*) Elle indique bien la maison... ? Ou pas ?

Laure : On ne va pas revenir là-dessus.

Maurice : C'est que je voudrais être sûr.

Laure : Tu connais la réponse, alors, pourquoi que tu me la poses... ? Elle désigne aussi bien notre maison que celle de ton père ou celle de ton frère.

Maurice : Ou celle d'Hélène, de Bernard ou du père Davriel... ?

Laure : C'est possible... En tout cas, c'est bien quelqu'un de la rue qui est visé.

(Un temps)

Maurice : Pour bien voir la direction, il faudrait se mettre derrière la flèche... Est-ce que tu t'es bien mise derrière ?

Laure : Dès que j'ai vu ça, ce matin, je suis allée me coller le menton dessus, si tu veux savoir. Il n'y a aucun doute. Tu peux y aller voir toi-même, si tu ne me crois pas.

Maurice : Oh non... pas moi !

La Laure : *(Ironique)* Ecoute, si tu cherches à me dire que la maison du corbeau n'est pas derrière la flèche, je suis entièrement d'accord avec toi. Ca fait le quart de la population que tu peux encore rayer de ta liste. Effectivement, je vois mal le corbeau pointer la flèche sur lui...
Plus que 1 200... ! Tu es ridicule.

Maurice : Le malheur, c'est que la maison la plus proche de la flèche, c'est la nôtre...
Je ne m'explique toujours pas comment, ce petit salopard, a eu le temps de repeindre le pont et en même temps de saccager l'atelier.

Laure : Ce n'est pas l'atelier qui a été saccagé. C'est le bureau. Seulement le bureau. Tu as vu, à côté ? Ils n'ont pas touché aux machines.

Maurice : Pourquoi tu dis « Ils »... ?

Laure : ???

Maurice : « Ils n'ont pas touché aux machines » ?

Laure : C'est parce que, à mon avis, ils devaient être plusieurs.... Et comme rien n'a été volé, c'est qu'ils cherchaient quelque chose.

Maurice : Quoi ?

Laure : Des papiers... des papiers compromettants.

Maurice : Il n'y a pas de papiers ici qui puissent nous compromettre !

Laure : Samuel...

Maurice : Quoi, « Samuel » ?

Laure : Arrête de te voiler la face. Samuel est juif. Le représentant de commerce de la maison Vernier est juif. Ca va finir par constituer un délit. Combien de fois faudra-t-il te le répéter ?

Maurice : Quand même... Ce n'est pas une raison pour écrire « JUDE » à la peinture blanche, au milieu d'un pont !

Laure : Histoire de faire remarquer aux Boches que vous employez un Juif.

Maurice : Et alors... ? On a le droit !?

Laure : Jusqu'à quand ?

Maurice : Ca ne les regarde pas.

Laure : Qui ?... ? Les Boches ou les habitants de Vercenay ?

Maurice : Les deux.

Laure : Pour les Boches, les Juifs, ils ne les ont pas en odeur de sainteté. Quant à ceux de Vercenay, ce serait un bon moyen de se venger.

Maurice : De se venger... !? Mais de qui ? De quoi ?

Laure : D'une réussite que vous devez à un Juif...que vous employez certes...mais qui fait tourner la boutique... et qui nous nourrit.

En fait, ce qu'on nous reproche, c'est de manger du pain juif. Or, il y en a qui ne mangent pas de ce pain-là.

Maurice : Que Samuel apporte beaucoup à l'entreprise, c'est sûr. Mais, quand même, notre réussite, on la doit aussi un tout petit peu à notre travail...non !?

Laure : Depuis l'occupation, on n'a jamais eu autant de clients. Il en vient de partout... Hier,

tu parlais d'embaucher, parce qu'on croulait sous les commandes !
Automatiquement, tout ça, ça fait de l'ombre... (*Un temps bref*)
Cette fois, crois-moi, vous avez intérêt à demander quelle est la confession de vos futures employées, avant de les embaucher.

Maurice : Aujourd'hui, c'est le monde à l'envers. Quand on a pris Samuel, ça ne me serait pas venu à l'idée de lui demander s'il était juif, bouddhiste ou catholique pratiquant. Surtout pour vendre des bas et des chaussettes...
Un employé est capable ou pas. Le reste... est-ce que ça nous regarde ?

Laure : A présent, il va falloir leur poser la question. Quant à Samuel, qu'est-ce que vous comptez faire ?

Maurice : Qu'est-ce que tu veux dire ?

Laure : Vous allez vous en séparer ?

Maurice : Laure... ! Je ne te reconnais plus !

Laure : C'était une question. Tout au plus... Parles-en à ton père et à ton frère...
Il n'empêche que Samuel, à l'heure actuelle, pose un problème.
Si vous voulez le garder, il va vous falloir être fort. Très fort. En êtes-vous capables ?

Maurice : Toi... qu'est-ce que tu ferais ?

Laure : Moi, je le garderais.

Maurice : Contre vents et marées ?

Laure : Contre vents et marées.

Maurice : A la bonne heure ! (*L'embrassant*)
Et puis, on ne flanque pas un employé modèle, comme ça, à la porte. Il faut avoir quelque chose à lui reprocher.
Etre juif ne constitue pas une faute professionnelle.

Laure : Ca pourrait le devenir.

Maurice : Tu te rappelles quand il nous avait invités à « l'Etoile de David » ?

Laure : On n'a jamais été aussi bien reçu dans un restaurant parisien... Des serveuses au cuisinier, il connaissait tout le monde...
« Monsieur Samuel par ci »... « Monsieur Samuel par là »... Ils l'appelaient tous par son prénom.

Maurice : Un employé en or. Et il faudrait qu'on s'en sépare ?

Laure : (*Soupirant*) C'est à vous de voir. Je suis comme Samuel, moi. Je ne suis qu'une employée. Mais, avec ce qui est écrit sur le pont, vous venez de recevoir un avertissement.

Maurice : Tout ça dans la même nuit... !

(*Comme pénétré*) Tu as raison, ils devaient sans doute être plusieurs... Il s'agit d'un acte concerté... prémédité.

Laure : Ce qui est désespérant, c'est qu'il s'agit de bons Français... d'habitants de Vercenay. Les Allemand n'auraient pas agi de cette manière-là.

(*Un temps bref*)

Maurice : (*Décidé*) On va porter plainte.

Laure : Contre qui ? Et auprès de qui... ?

Auprès de ceux qui ont mis ton bureau à sac ? Ou auprès de leurs amis ?

Il faut bien y réfléchir. En voulant faire bouger les choses, on finit parfois par les envenimer.

Maurice : On ne peut tout de même pas laisser passer ça !

Moi, je pense qu'il ne faut pas se laisser faire. Au contraire... Sinon, ils vont finir par croire que tout est permis.

Laure : Justement. C'est que tout leur est permis...

Seulement, il y a une chose qui me dépasse... A l'heure qu'il est, comment se fait-il que tu ne sois pas encore allé prévenir Jacques et ton père ?

Maurice : (*Désignant les papiers qui traînent encore par terre*) Je ne veux pas qu'ils voient ça... Tu connais mon frère... ?

Déjà qu'ils vont avoir bien du mal à digérer le graffiti... Tu crois qu'ils l'ont déjà vu ?

Laure : Certainement. Mais, il va bien falloir qu'ils l'apprennent un jour.

Maurice : Une fois qu'on aura fait le ménage... Dépêchons-nous ! Ils vont arriver d'une minute à l'autre. Je ne voudrais pas qu'ils découvrent ça de but en blanc.

Laure : Ce n'est qu'un avant-goût de ce qui les attend, s'ils veulent garder Samuel.

C'est pour le coup qu'il va falloir qu'ils se rendurcissent.

Mais, quelque soit la décision que vous prendrez, ou il partira de lui-même ou les Boches se chargeront de le faire partir.

De toute façon, les règlements de compte ont déjà commencé...
« Suivez la flèche » ! qu'ils disent... « Suivez-la ! » Au bout, il y a des Juifs !
Les Vernier, tous des Juifs !

Maurice : Arrête voir. Ce n'est pas parce qu'on a un Juif à l'atelier, qu'on l'est tous !

Laure : Il n'en faut qu'un pour faire croire que tout le monde l'est ! Quoi qu'il en soit, on devra tous l'être un peu pour lui...
(*Prenant des poses*) A mon tour, à présent. Regarde- moi. Est-ce que j'ai l'air juive ?

Maurice : Maintenant que tu me le dis... Avec tes cheveux longs et bruns... Ca ne m'étonnerait pas.

Laure : Qu'est-ce que je te disais ! Il n'est plus tout seul.

Maurice : C'est vrai, ça commence à venir.
Et toi, quel effet ça te fait d'avoir épousé un faux youpin ?

Laure : Il vaut mieux avoir épousé un faux youpin qu'un faux-cul.

Maurice : (*L'embrassant*) Dis... J'espère qu'on ne va pas se montrer aussi radins qu'eux !

Laure : Je confirme. Pour Samuel, un sou est un sou !

Maurice : Lui, au moins, il a su faire de ses défauts une qualité. Et c'est tout l'atelier qui en profite.

Laure : Remarque... un peu à notre tour à présent ! On a connu de telles périodes de vaches maigres !

Maurice : Moralité. Si vous voulez doper une entreprise, prenez un Juif.

Laure : (*Riant...jaune*) Que les Boches nous entendent... !
Trêve de plaisanterie, notre vie va changer à partir d'aujourd'hui. Parmi ceux qui passeront le pont, on reconnaîtra nos amis.
C'est qu'on va nous regarder comme si on souffrait d'une maladie honteuse. Dans la rue, il y en a plus d'un qui vont changer de trottoir.
Préparons-nous à endosser notre costume de Juif. Ou plutôt, à le partager avec Samuel.

Maurice : Tu exagères.

Laure : J'aimerais bien. Mais il faut se faire une raison. Nous avons perdu la guerre, Maurice. Nous sommes occupés. On doit obéir au vainqueur. Même si ce qu'il nous demande de faire est imbécile.

C'est bien lui qui t'a imposé l'heure d'hiver et l'heure d'été. Que cela te plaise ou non, tu avances ou tu recules ta montre d'une heure. En rouspétant, mais tu le fais quand même.

L'autre soir, tu avais oublié un document sur ton bureau. Bien que l'atelier soit à deux pas de chez toi, tu n'y es pas allé, à cause du couvre-feu. Tu as eu beau crier, tempêter, tu n'as pas pris le risque de sortir.

Quand tu écoutes radio Londres, au poste... en fin d'émission, tu n'oublies jamais de remettre le curseur des programmes sur Radio Luxembourg. Pour éviter qu'en cas de contrôle, on s'aperçoive que tu écoutes une fréquence interdite.

Tu vois. Autant de détails qui te prouvent que notre vie a changé. Nous ne vivons plus à la française, mais à l'allemande. ON S'ADAPTE... presque sans nous en rendre compte.

Le malheur, c'est qu'il y en a qui s'adaptent mieux que d'autres... Un peu trop même...

(Ironique) Après tout, n'est-il pas merveilleux d'avoir quelqu'un qui pense à votre place ? Qui décide de l'heure à laquelle vous devez vous coucher ? De la radio que vous devez écouter ?

Si, du jour au lendemain, les Boches décrétaient le port obligatoire de la jupe écossaise pour les hommes et celui de la culotte de zouave pour les femmes, tout le monde le ferait.

Maurice : Ca pourrait être marrant.

Laure : Ce qui est idiot est toujours marrant...

Seulement, maintenant, il ne s'agit plus de couvre-feux ou de changements d'heures.

Mais de Juifs. Ca l'est déjà beaucoup moins.

Et ce graffiti prouve bien que l'on s'enfonce de plus en plus dans l'imbécilité. Il a beau ne pas être signé, il est si stupide, que si tu rencontres un abruti dans la rue, tu pourras dire presque à coup sûr qu'il en est l'auteur.

Maurice : Il n'empêche que je vais porter plainte.

Laure : Attends au moins de savoir ce que Jacques et ton père vont décider.

(Un temps)

Maurice : D'habitude, quand on veut nuire à quelqu'un, on prend la plume et on envoie une lettre anonyme à la Kommandantur. On n'écrit jamais sur un pont !

Laure : Ce qui prouve la haine qu'on peut inspirer... Mais, à l'époque des tickets de ravitaillement, notre réussite devient un objet de scandale.

Maurice : Ca devient grave. On pourrait nous obliger à fermer.

Laure : Apparemment, c'est ce qu'on nous souhaite.

Tu as lu la liste des 39 entreprises juives de l'Aube que vient de publier le Petit Troyen... ?

Et la Tribune de l'Aube qui conseille aux bons Français de ne pas acheter dans les entreprises juives, sous prétexte que ce sont les Juifs et les francs-maçons qui sont responsables des malheurs de la France !

Non mais ! Qu'est-ce qu'on va encore nous faire gober ?

Si ça continue, on va les obliger à fermer. Comme le père de Michèle Lévy, qui vient de renoncer à tenir les « Galeries du mobilier », rue Emile Zola.

Maurice : Si on nous obligeait à fermer, que deviendraient nos ouvrières ?

Laure : Crois-moi, il y en aura que cela réjouirait beaucoup... Ecrasée l'entreprise Vernier ! Ce nid d'espions juifs ! Cette cour des miracles du grand banditisme et du sionisme international...!

A propos ! Tes ouvrières, tu peux aussi les rayer de ta liste des présumées coupables. Je les vois mal, un pot de peinture à la main, en train de perdre leur temps à barbouiller le pont, la nuit. Surtout après une ou deux heures sup. Le soir, elles n'ont qu'une hâte, c'est de regagner leur foyer.

En plus, elles ont trop l'esprit « maison ». S'il arrivait quelque chose, ce serait les premières à nous défendre. Elles ont trop besoin de leur travail pour vivre. Surtout par les temps qui courent.

Courage pour ta liste ! Plus que 1 170 ! Tu progresses !

Maurice : C'est vrai qu'on n'est pas seuls... Ca compte, ça !

Laure : Est-ce que ça suffira ? Mais le pire, c'est Samuel !

Maurice : Le pauvre... Il est tout seul.

(Un temps)

Maurice : « JUDE » ! J'ai l'impression d'avoir reçu de la boue en pleine figure.

Laure : Ca fait cet effet-là. Autrefois, on vous aurait traité de « Jude », on n'y aurait pas prêté attention. Maintenant, c'est devenu une insulte.

Maurice : A la rigueur, j'aurais préféré être traité de con.

Laure : Ce qui aurait été fort sympathique.

Maurice : De salaud.

Laure : Ca en impose.

Maurice : Ou même de cocu.

Laure : C'est moi qui n'aurais pas été d'accord.

Maurice : Mais de « JUIF » ! En plus, écrit en allemand... de la main d'un Français.

Laure : En d'autres termes : d'un Français ami des Allemands.

Maurice : Dire que ça peut exister des gens comme ça ! Et à Vercenay encore... Me faire ça, à moi. L'enfant du pays !

Laure : L'auteur aussi est un enfant du pays.

Maurice : Moi, que tout le monde salue, dans la rue... « Bonjour Maurice ! »... « Salut Vernier ! »... « Comment ça va ? »...

Laure : Ne te tracasse pas ! Tu auras moins de bonjours à donner. Ca va te reposer.

Maurice : Si je le tenais ce saligaud... ! Ecrire « JUDE »... ! Sur un pont, en plus ! Pourquoi pas « CATHOLIQUE »... ? CATHOLIQUE, c'est propre, c'est net et ça passe partout... CA-THO-LI-QUE... c'est vrai que c'est plus long à écrire ! « JUIF », ce n'est déjà pas bien agréable. Mais « JUDE », je crois que c'est pire... ! Remarque, il y en a peut-être qui ne vont pas comprendre ?

Laure : Ils se le feront traduire... De toute façon, pour les Boches, il ne s'agit pas d'une nouvelle guerre de religion. Mais d'une croisade pour mettre la main sur leur pognon. Comme le Roi de France avec les Templiers... Nous, en Champagne, on est bien placé pour le savoir.

(Un temps)

Maurice : Si j'étais sûr de ne pas être vu, j'irais bien l'effacer, ce graffiti.

Laure : Ne t'avise pas de ça. En plus, la peinture a eu le temps de sécher !

Maurice : Je repeindrais dessus !

Laure : Pour encourager les « lève-tôt » qui l'ont lu, à se dépêcher de le raconter à leurs petits camarades qui se lèvent plus tard ?

Maurice : Ils ne doivent pas être bien nombreux, ceux qui se lèvent tôt... Tout le monde n'est pas aussi matinal que toi.

Laure : Tu cherches à donner des bâtons pour te faire battre ? Si j'ai un bon conseil à te donner : laisse !
L'effacer prouverait non seulement que tu es très affecté...

Maurice : ... On le serait à moins...

Laure : ...mais ajouterait également foi, à ce qui est écrit.

Maurice : JE NE SUIS PAS JUIF !

Laure : Justement. Puisque, pour nous, un léger doute subsiste. Comme tu l'as dit tout à l'heure... La flèche indique une personne qui habiterait rue Saint Paul. Ce n'est peut-être pas nous forcément. Encore que...
Ecoute, j'ai beau la faire changer de sens, ta flèche, je me dis que, quand même...
Enfin... essayons d'y croire, à défaut d'en être convaincu.

Maurice : Tu as peut-être raison.

Laure : De toute façon, le mal est fait. Rien n'y pourra changer.

(Un temps)

Laure : Il n'empêche que, dans notre malheur, nous avons eu de la chance...

Maurice :???

Laure : Mis à part les bureaux et les classeurs qui ont été fouillés, il n'y a pas eu de dégradations.

Maurice : Encore heureux !

Laure : Ils auraient pu tout aussi bien casser les carreaux, qu'écrire « JUDE » sur les murs à la peinture rouge... ou bien jeter de l'encre partout !
Et, à première vue, rien n'a été volé.

Maurice : Ca, on le saura plus tard. Le jour où on aura besoin d'un papier, on dira : « Tiens, c'est ça qui avait disparu ! »

Laure : J'ai plutôt l'impression qu'on cherchait quelque chose qu'on n'a pas trouvé.

Maurice : Quoi ?

Laure : Quand Samuel a été embauché, rappelle-toi, on lui a bien fait remplir une feuille de renseignements...

Maurice : Comme à tous les employés.

Laure : C'est toi qui as les dossiers d'embauches. Regarde voir si elle y est toujours.

(Maurice cherchant, puis...)

Maurice : Elle n'y est plus !

Laure : Il ne fait pas beau être juif par les temps qui courent... Et tu veux toujours aller porter plainte ?

Maurice : Plutôt deux fois qu'une.

Laure : Ils vont te rire au nez... En tout cas, je ne te conseille pas d'aller raconter qu'on t'a volé la fiche de renseignements de Samuel.

Maurice : Pourquoi pas ?

Laure : Moins tu parleras de lui, mieux ça vaudra. Pour lui, comme pour nous.

Maurice : Tu as sans doute raison. Je dirai simplement qu'on a retourné tout le bureau. Je ne suis pas censé savoir ce qu'on m'a pris.

(Un temps)

Maurice : Pauvre Samuel !

Laure : Hé oui ! Pauvre Samuel... ! Mais, ne te fais pas de bile ! Aujourd'hui les Juifs, demain, les grands bruns à moustache, les petits gros à tête chauve, ou la grande communauté des bonnetiers.... Tiens, c'est une idée, ça ! Liquidons les bonnetiers... !
(Criant) A mort les bonnetiers !

Maurice : Au fait, si Samuel devait un jour nous quitter, que deviendraient sa mère et sa sœur, Rachel ?
Chez eux, dans la famille Liedemann, c'est lui qui fait bouillir la marmite.

Laure : De beaux jours les attendent !

Maurice : C'est pour ça qu'il faut tout faire pour le garder.

Laure : Puisque tu viens de me parler d'elles, justement, je me suis toujours demandé pourquoi vous ne les avez jamais embauchées.

Maurice : Elles ne nous l'ont jamais demandé...

Laure : Leur mère, passe encore. Elle n'est plus toute jeune. Mais, Rachel... Rachel Liedemann...Oui, c'est curieux.

Maurice : Elles mènent une vie très retirée.

Laure : Elles n'ont pas de famille, ici. Pas d'amis.... Il est vrai qu'elles ne sortent pas. S'il n'y avait pas les commissions, on ne les verrait jamais.

Maurice : Je sais qu'elles se rendaient à Paris, au moins une fois par semaine. C'est tout ce que je sais. Depuis, avec les événements, elles n'y vont plus.

Laure : Oui. C'est assez mystérieux... Et la maison qu'elles occupent actuellement, elles en sont propriétaires ?

Maurice : Elles la louent. Ca doit appartenir au père Couvrot, le Directeur des tracteurs de Vercenay.

Laure : C'est pareil, lui, le jour où il voudra les flanquer à la porte, elles se retrouveront sur le pavé.

Maurice : Pourquoi tu dis ça ?

Laure : Parce qu'on lui reprochera de louer à des Juifs.

Maurice : Ca n'ira peut-être pas jusque-là.

Laure : A moins qu'il leur ait fait un bail... ? Mais que vaut un bail, aujourd'hui ? De toute façon, elles sont bien à plaindre.

Maurice : (*Soupirant*) Il n'empêche que, pour l'instant, la flèche est dans la direction de notre maison, et pas dans celle de Samuel !

(*Un temps*)

Laure : Ouf ! Cette fois, on a fini. Pas trop tôt... (*Lui tendant une convocation*) Tiens ! Il y a encore ça. C'est l'ordre de mission que tu as reçu. Que tu sois juif, passe encore, mais que tu leur désobéisses, ce serait un comble.

Maurice : (*Lisant*) « Wachauftrag... »

Laure : Tu es réquisitionné pour surveiller la voie ferrée...

Maurice : ...« Der Maurice Vernier wohnhaft in Vercenay ist beauftragt, in der Zeit von 0 bis 6, am 10.3.40...

(La lumière descend)

Il est autorisé, autant que son service l'exige, à circuler sur les voies ferrées après l'heure du couvre-feu, à se servir d'une bicyclette la nuit et à porte un gourdin. »

Signé : Der Burgermeister. »

Laure : Au moins, si tu vois des gens sur le pont, tu pourras toujours leur en donner un bon coup !

NOIR

SCENE 2 : Le nouvel état du personnel juif

(-Maurice travaillant à son bureau...

-Un temps, puis...

-Entrée de Laure, apportant le courrier)

(Un temps durant lequel Laure trie le courrier. Elle ouvre lettres et paquets...)

Laure : Toujours rien ?

Maurice : A quel sujet ?

Laure : Le graffiti... Tu sais bien.

Maurice : Tu me demandes ça tous les jours.

Laure : Je suis très surprise.

Maurice : De quoi ?

Laure : Qu'il n'y ait pas eu de suite... Du moins pour l'instant...

Maurice : On ne va pas s'en plaindre.

Laure : Non bien sûr. Mais, je crois qu'on ne perd rien pour attendre. Malheureusement !
Et l'autre affaire ?

Maurice : Pas de nouvelles. Ils n'ont pas dû trouver les coupables.

(Un temps bref)

Laure : Ton frère et toi, vous écoutez trop votre père... Veux-tu me dire à quoi elle a servi,
votre plainte ?

Maurice : A ce que le Curé Antoine nous fasse des certificats de baptême !

Laure : Parce que tu crois que les gendarmes ont été convaincus ?

Maurice : Je ne vois pas ce qu'il te faut. Comme preuves, c'est du solide....

Et sans les gendarmes, je n'y aurais jamais pensé... L'église volant au secours du
droit ! Il faut le voir pour le croire.

Puis, comme on leur a dit : « Vernier, ce n'est pas un nom juif ! »

Laure : Il n'empêche que maintenant, vous êtes fichés à la gendarmerie. Or, dans la période que nous traversons, moins on laisse de traces, mieux on se porte... Gare au retour de bâton !

Maurice : Quand on a la conscience tranquille, on n'a rien à craindre.

Laure : Parce que tu crois que Samuel ne l'a pas, lui, la conscience tranquille... ? Qu'est-ce qu'ils ont fait les Juifs pour mériter ça ?

Maurice : (*Sourire à la fois amer et rusé*) Ils ont crucifié le Christ...

Laure : Ca aussi. C'est un argument niveau classe maternelle. Plus c'est gros, plus ça passe. Ca prouve bien le niveau mental de nos brillants vainqueurs. Ou la crédulité aveugle des vaincus.

Maurice : Quoi qu'il en soit, au poste, les gendarmes se sont montrés très compréhensifs. Et, à propos du graffiti...

Laure : ...Ils en ont parlé... ?

Maurice : ... Tu penses bien qu'ils étaient au courant... Ils nous ont dit qu'ils allaient demander au Maire de le faire effacer.

Laure : Ce ne serait pas trop tôt.

Maurice : Puisque je te dis que c'est une affaire réglée.

Laure : Réglée pour qui ? Pas pour eux, en tous cas ! A l'école, nos filles se sont déjà fait traiter de juives. Elles m'ont demandé ce que cela voulait dire.

Maurice : Les enfants ne font que répéter ce que disent leurs parents... En tout cas, nous, à la gendarmerie, on a été très bien reçu.

Laure : J'imagine. Au moins, ils n'ont pas eu à courir après leurs clients, puisqu'ils viennent au devant d'eux.

Maurice : Je ne vois pas pourquoi tu t'inquiètes. Les gendarmes sont du pays. On les connaît tous.... Le Chef, c'est même lui qui t'avait emmenée avec sa femme à Coursant, pour y passer le permis de conduire.

Laure : Justement. Si tu savais comme il lui a parlé quand elle lui a appris qu'elle venait de le rater pour la troisième fois. Il lui a parlé comme à un chien. Moi, j'en étais gênée.

Maurice : Tu exagères toujours.

Laure : J'ai vu de quoi il était capable.

Maurice : Puis, au poste, il y avait même un officier SS. ... C'est pareil... Il a été d'une amabilité... !

Les fonctionnaires français feraient bien d'en prendre de la graine !

C'est lui d'ailleurs, qui a suggéré au Chef, qu'on aille demander des certificats de baptême, au Curé.

Laure : Vous avez de la chance qu'il ne vous a pas demandé de baisser vos pantalons ! Vous auriez gagné du temps.

Maurice : Tu es bête.

Laure : Bref. Encore un peu et ils vous invitaient à prendre le thé.

Maurice : Presque.

Laure : Mon pauvre Maurice. A leurs yeux vous ne serez toujours que des suspects.

Maurice : Et les certificats de baptême ? Qu'est-ce que tu en fais ?

Laure : Le jour où ça les arrangera, ils seront capables de déclarer que ce sont des certificats de complaisance.

Maurice : Des certificats de complaisance ? Tu veux rire... ? Allons Laure, tu sais qu'on s'est marié à l'église. Et si on n'avait pas été baptisé, le Curé ne nous aurait pas mariés.

Laure : J'aimerais avoir ta belle assurance... D'autant plus qu'il y a une lettre bizarre, qu'on vient de recevoir au courrier, ce matin.

Maurice : Une lettre bizarre ?

Laure : Elle vient de la Préfecture.

(Elle la lui tend)

Maurice : *(Lisant)* « Messieurs,

Mmmm..... *(La parcourant d'une manière incompréhensible... puis...)*

En conséquence, nous vous prions de nous faire connaître, par retour du courrier, un état du personnel juif que vous employez dans votre entreprise. » !

Mais on leur en a déjà envoyé un !

Laure : De mieux en mieux. Qu'est-ce que je te disais. On n'en finit jamais avec eux.

Maurice : Ce n'est tout de même pas parce qu'on est allé porter plainte !?

Laure : Avec eux, on peut s'attendre à tout. Mais, plainte ou pas, avec ce graffiti accroché au pont comme une épée de Damoclès, ça doit certainement bouger, derrière notre dos.

Maurice : En plus, deux voies de fait, en une seule nuit ! C'est beaucoup !

Laure : Tu sais ce que je t'ai dit : Moins tu remues mieux tu te portes.

Maurice : On devait porter plainte. C'est ne pas le faire qui aurait paru suspect.

Laure : Peut-être. Enfin, je ne sais plus... De toute façon, il est inutile de revenir là-dessus. Ce qui est fait est fait... Il n'empêche qu'ils ont des doutes.

Maurice : Des doutes ?

Laure : Absolument. Sinon, on ne nous aurait pas envoyé un courrier pareil... Puis, « l'état du personnel juif » ! Comme si, à l'atelier, il y en avait tout un bataillon !

Maurice : Je me demande si on ne se monte pas la tête pour rien. Ils nous réclament un nouvel état...

Laure : ... Parce que tu crois qu'ils ont égaré le premier ?

Maurice : Tu dis des bêtises... Est-ce que tu pourrais vérifier quand on le leur a envoyé, le premier ?

Laure : (*Ouvrant le classeur à dossiers suspendus*) Attends... je cherche.

Maurice : Parce que, depuis l'état qu'on leur a fourni, il peut y avoir des employés qui sont rentrés

Laure : ... ou partis ... Une minute... J'y suis presque... Ah, voilà ! (*Lisant*) C'était le 30 Septembre 40 !

Maurice : Tu vois bien. Ça va faire déjà trois mois. Depuis, dans les entreprises, il a pu y avoir du mouvement, dans le personnel...

Et pourquoi les Juifs ? Seulement les Juifs et pas les autres?

Laure : Il n'empêche que, trois jours plus tard, le gouvernement, en résidence à Vichy, promulguait le premier statut juif. Comme quoi il n'y avait pas de fumée sans feu...

Tiens ! J'ai la loi qu'on nous avait adressée. Comme à toutes les entreprises, d'ailleurs... (*Lisant... borborygmes*) Mmmm....

« *Nous, Maréchal de France, Chef de l'Etat français, le Conseil des Ministres entendu, décrétons :*

Article 1^{er} : Est regardé comme juif, pour l'application de la présente loi, toute personne issue de trois grands-parents de race juive ou de deux grands-parents de la même race, si son conjoint lui-même est juif.

*Signé : Maréchal Pétain, Chef de l'Etat français,
le 3 Octobre 1940 »*

Maurice : Heureusement qu'on a embauché Samuel avant la guerre... ! Tu me vois enquêter sur l'origine de ses grands-parents. C'est à se taper le derrière par terre, tellement c'est idiot. D'autant plus que ce ne sont pas les grands-parents qu'on embauche !

Laure : Tout ça pour les exclure de la fonction publique, de la presse et du cinéma. Pour le commerce, on a eu chaud !

Maurice : C'est la raison pour laquelle la Directrice de l'Ecole des Filles vient d'être sommée de quitter, non seulement son poste, mais aussi le logement de fonction qu'elle occupait. Elle attendait un bébé. A son départ, tout le monde a pleuré. C'est dégueulasse ce qui se passe !

(Un temps)

Maurice : Leur feuille, je ne la remplirai pas. Je vais renvoyer un état néant. Je me vois mal dénoncer Samuel.

Laure : Pas facile de faire autrement. Rappelle-toi que tu l'as signalé lors du précédent rapport... J'ai bien peur qu'ils se posent des questions, s'ils comparent les deux états...

Qu'est-ce que tu vas leur dire s'ils te demandent des explications ?

Maurice : Je ne peux pas lui faire ça. Avant, on ne savait pas... Maintenant, il n'y a pas un jour sans qu'il y ait une nouvelle loi antijuive.

Ca va bientôt être plus court de parler des droits qui leur restent que de ceux qu'ils ont perdus. C'est de l'acharnement.

Laure : Ecoute. S'il n'y avait que les Boches, je n'aurais pas confiance, mais le Maréchal est toujours là. Il a déjà tellement fait pour nous !

Crois-moi, il sait ce qu'il fait. Et si ce qui se passe peut paraître surprenant, c'est que derrière tout ça, il doit bien y avoir une explication... une explication qui n'appartient qu'à lui...

Maurice : ... et qui m'échappe... (*Un temps bref*)

Tu as sans doute raison. Tout ça, c'est de la politique.

Il n'empêche que je n'ai pas envie de répondre... Je vais demander au Père, s'il est d'accord.

Laure : Je ne te le conseille pas.

Maurice : Depuis, Samuel peut avoir quitté l'entreprise ?

Laure : En ce cas, il conviendra de le mentionner, en indiquant où il est allé...

Maurice : Il peut ne pas me l'avoir dit.

Laure : Attends-toi quand même à recevoir un nouveau courrier de leur part.

(*Un temps*)

Maurice : Ecoute. On a beau aimé le Maréchal... mais, moi... Samuel... je le vois tous les jours et j'ai beaucoup d'estime pour lui.

Laure : Il n'empêche.

Maurice : Sais-tu que Samuel a été obligé de rapporter sa carte d'identité à la Préfecture ?

Maintenant, dessus, c'est marqué « JUIF », à l'encre noire et en toutes lettres...

Comme sur le pont !

Je l'ai vue. Il me l'a montrée... Hé bien, ça fait tout drôle !

Laure : Ca change. Nous, c'est peint en blanc et en allemand... Et Rachel ?

Maurice : C'est pareil... Quant à leur mère, la pauvre femme, elle n'a même pas pu y aller.

Elle marche si mal. C'est Samuel qui a fait le nécessaire.

Non mais... Imagine-toi, dans la rue... « Papier bitte ! » Tu as à peine sorti ta carte d'identité que tu es déjà coupable.

Laure : Ce n'est pas pire qu'un graffiti sur un pont. Une carte d'identité n'est visible que par le policier qui l'a demandée. Mais un pont... ! Un pont sur lequel tout le monde passe...

Au fait, j'y pense ! Tu sais qu'on l'a échappé bel ! Encore un peu et on pouvait nous obliger à mettre une pancarte à la porte de l'atelier.

Maurice : Une pancarte ?

Laure : Une pancarte où il y aurait marqué : « ENTREPRISE JUIVE ». C'est un peu

ce que je te disais quand on a saccagé notre bureau.

Maurice : Non. Toi, tu disais « JUDE », écrit à la peinture rouge sur les murs. Là, cela aurait été pire.

Laure : Parce que toi, tu fais une différence entre « JUDE » et « ENTREPRISE JUIVE » ?

Maurice : Ah oui ! Tout de même ! Le premier serait plutôt une insulte, doublée d'un avertissement, adressée à nous, les Vernier. Tandis que le second « ENTREPRISE JUIVE », c'est uniquement à l'adresse des clients. Pour les prévenir d'un éventuel danger. Un peu comme sur une pancarte où on aurait écrit... je ne sais pas moi... « Baignade non surveillée ». En d'autres termes... « CLIENTS, ATTENTION ! VOUS QUI ALLEZ FRANCHIR CETTE PORTE, VOUS LE FAITES A VOS RISQUES ET PERILS » !

Laure : Effectivement, c'est une manière de voir les choses. Tant que ce n'est pas marqué : « Baignade interdite »... !
Pour l'instant, on prévient, c'est tout... Mais jusqu'à quand ?

Maurice : (*Pensif*) « Baignade non surveillée »... C'est sûr qu'il faut prendre ses précautions...

Laure : Il y en a déjà qui les ont prises, leurs précautions.

Maurice : Qu'est-ce que tu entends par là ?

Laure : Qu'ils sont de moins en moins nombreux à venir se baigner chez nous.

Maurice : Depuis l'affaire du pont ?

Laure : Depuis le pont.

Maurice : Tu l'as remarqué ?

Laure : Bien sûr.

Maurice : Pour la vente au détail, je n'ai pas eu le temps de chiffrer. Mais, il est vrai que le chiffre d'affaires est en baisse. Normal. La plupart des clients sont de Vercenay ou de la région. C'est-à-dire des gens qui passent tous les jours sur le pont.
Malgré tout, la perte va être compensée par les commandes par correspondance.
Si ça continue, il va falloir embaucher une personne dans ce secteur-là.

Laure : Jusqu'où on va aller comme ça ?

Maurice : Les affaires n'ont jamais aussi bien marchées.

Quant à la vente au détail, une fois les affaires tassées, la tendance va s'infléchir. J'ai bon espoir. Les gens auront toujours besoin de s'habiller.
Bientôt, ils finiront par s'habituer au graffiti du pont...

Laure : Je l'espère.

Maurice : Entre ceux qui nous évitent et les curieux qui veulent tout savoir, c'est un mauvais moment à passer. Mais, après, comme l'on dit : tout passe, tout lasse, tout casse...
Avec le temps, tout finira bien par s'arranger. N'aie pas peur ! Les gens reviendront.
Et la vente au détail reprendra.

Laure : Tu ne changeras jamais. Ou tu es complètement effondré, ou tu es euphorique !

Maurice : Il y a de quoi être effondré, parfois... !

Ca ne me dit toujours pas si je dois déclarer Samuel ou pas.

Laure : Je croyais que tu allais demander avis à ton père... ? Il dira comme moi : « Faisons confiance au Maréchal ! »

Maurice : Tu sais ce que je vais faire... ? Je vais téléphoner à mon collègue Guesnard, de la Filature de l'Enclos. Comme ça, il me dira s'il a reçu, lui aussi, un rapport à remplir. *(Composant un numéro, après avoir tourné la manivelle)* S'il en a reçu un, ça voudra dire que toutes les entreprises sont concernées...

Allo ! Mademoiselle ? Je voudrais le 18-30 à L'Enclos, svp... Merci...

(Reposant le combiné... A Laure) Comme ça, tu seras rassurée... Et moi aussi... *(Un temps bref... Dring !... Maurice reprenant le combiné)*

Allo ! La Filature de L'Enclos ? Bonjour monsieur. Je voudrais parler à Robert Guesnard... Ah, c'est toi, Robert ? Je ne t'avais pas reconnu...

(Laure s'emparant de l'écouteur) Oui...oui...oui. Ca va...ça va... Merci. Tout le monde va bien... Et, chez toi... ? Parfait... parfait...

Dis donc... oui... Dis donc, Robert, j'aurais une question à te poser... Est-ce que tu aurais reçu, dernièrement, un courrier de la Préfecture... ? Oui, c'est pour ça que je te téléphone... Il s'agit d'un formulaire où on te demande de déclarer l'identité du personnel juif travaillant dans ton entreprise...

Il n'y a plus de Juifs chez toi... ? Moïse est parti ? Depuis quand... ? Depuis un mois ? Dans ce cas, tu devrais quand même avoir reçu une déclaration à remplir pour la Préfecture... ? Oui, je sais qu'en septembre on en a envoyé une. Laure en a retrouvé une copie. Mais depuis... ? Non... ? Rien... Tu n'as rien reçu ???

(Laure et Maurice se regardent, perplexes, tandis que tombe le ...)

NOIR

SCENE 3 : L'Incendie

(-C'est l'hiver. Il fait froid

-Maurice est en train de mettre une bûche dans un poêle, qui n'avait pas encore été installé lors des scènes précédentes

-Entrée de Laure en coup de vent)

Laure : Hé bien ! Il s'en passe de belles à Vercenay !

(Embrassant son mari)

Maurice : Tu as vu la salle des machines ?

Laure : J'en sors... C'est du beau travail ! Et moi qui étais chez Maman, avec les enfants, à Crépy-le-Château. J'étais à cent lieues de me douter....

« *Venir de suite. Atelier incendié* »... Quand on m'a apporté le télégramme, les deux bras m'en sont tombés !

Comment ça s'est passé ?

Maurice : C'est le Curé Antoine qui a donné l'alerte. Heureusement qu'il était là... ! Du presbytère, il a vu des flammes à travers les vitres... Il s'est habillé. Il est allé voir. Quand il a vu qu'il ne pouvait rien faire, il a prévenu les pompiers. Puis... voilà, quoi !

Laure : *(Retirant son manteau)* Il était quelle heure ?

Maurice : 1 heure 20. Le Curé est formel. Il a regardé l'heure. Il venait juste de se réveiller pour remettre une bûche dans son poêle. Il avait froid.

Laure : *(Se chauffant les mains au-dessus du poêle)* Il fait très froid aujourd'hui.

Maurice : Ca a contrarié le travail des pompiers... Quand ils ont voulu pomper de l'eau, c'est que la rivière était gelée. Il a fallu casser la glace. Après, on a eu peur que l'eau gèle dans les lances. Mais non, tout s'est bien déroulé. Il y a eu plus de peur que de mal !

Laure : *(L'interrogeant)* Comment ça a pris... ? Au début, j'avais cru que c'était un problème avec la chaudière. D'ailleurs, comment ça se fait que vous l'avez arrêté ?

Maurice : Justement. Elle ne marche plus depuis deux jours. On a appelé le réparateur.

Seulement, il n'est pas pressé... En attendant, on a installé deux poêles dans la salle des machines... pour que les ouvrières puissent travailler. Puis, on a allumé celui du bureau.

Tant pis pour celui qui prépare les commandes. Comme il est toujours debout, et qu'il se remue beaucoup, il a un peu moins froid que les autres. Il suffit qu'il s'habille plus chaudement. C'est tout.

Laure : Ca viendrait d'un poêle ?

Maurice : Pas du tout... Enfin, oui et non... En fait, le feu a pris dans le fond de la pièce des machines. Là où on stocke les chaussettes dans les balles en osier. Mais, d'après l'enquête en cours, comme il y a bien six ou sept mètres entre le poêle et le départ du feu, on suppose que quelqu'un a pris des cendres encore chaudes dans le poêle, pour les jeter dans les balles.

Laure : Non !?

Maurice : Si. Hélas !

Tu n'as pas vu les assureurs ? Ils sont en train d'enquêter avec les gendarmes. A l'heure qu'il est, il ne s'agit même plus d'une hypothèse, mais d'une certitude... Quelqu'un a mis sciemment le feu, dans la salle des machines... D'ailleurs, on le voit bien. Autour du poêle, le plancher est encore intact.

Malgré tout, heureusement que l'incendie a pris dans les balles ! C'est ce qui a permis au Curé Antoine de voir les flammes... puisqu'elles sont rangées le long des fenêtres.

Laure : J'avais également pensé à un court-circuit...

Maurice : Non non non... Il n'y a pas plus de court-circuit que de problèmes avec la chaudière... Je te le dis et je te le répète : le feu a été mis intentionnellement. Et dans les balles, pour qu'il prenne plus vite.

Laure : Décidément. C'est la série !

(Un temps bref)

Maurice : Je me demande jusqu'à quelle hauteur les assurances vont nous rembourser... si elles nous remboursent. Parce qu'avec elles, on ne sait jamais. Elles vont sans doute attendre les résultats de l'enquête, avant de verser quoi que ce soit...

A propos, on m'a demandé le registre où sont consignés tous nos stocks, ainsi que le livre des commandes, celui des livraisons et la liste de tous nos clients.

(A Laure qui s'apprête à chercher dans le classeur)

Ne cherche pas ! Ils les ont déjà.

Laure : Bien entendu, on ne sait encore rien sur le coupable ?

Maurice : Le Chef a déclaré, qu'à ses yeux, tout le monde était suspect.

Laure : Nous voilà bien !

Maurice : Il a même laissé entendre que cela pouvait être l'un d'entre nous, pour toucher la prime d'assurance !

Laure : Avec un fin limier comme lui, on est mal parti... Il faudrait être suicidaire pour mettre le feu à une usine qui marche...

Maurice : C'est ce que je lui ai répondu. Il a également évoqué l'hypothèse d'une ouvrière qui se serait vengée.

Laure : Pourquoi pas ? Elles sont si riches qu'elles peuvent se permettre de brûler l'usine qui les fait vivre... !
Ils t'ont parlé de Samuel ?

Maurice : Justement. Ils m'ont demandé où il était. Quand je leur ai dit qu'il avait été envoyé à Paris pendant une semaine pour faire de la représentation, le Chef a prétendu qu'il avait très bien pu revenir la nuit dernière, pour mettre le feu.

Laure : Et allez donc !

Maurice : J'ai eu beau lui répéter qu'il s'agissait d'un employé modèle, entièrement dévoué à la maison ! Tu sais ce qu'il m'a répondu... ? Que « ces gens-là, c'était une sacrée denrée... ! »

« Je connais vos qualités de cœur, » qu'il a ajouté, « mais moi, à votre place, votre Juif, je m'en séparerais. Ils n'ont pas la reconnaissance du ventre. Rappelez-vous, Monsieur Vernier... Rappelez-vous, ce qu'on dit toujours : Faites du bien à vilain, il vous fait dans la main... ! »

Quand les assureurs ont appris qu'on avait un Juif parmi nos employés, ils m'ont laissé entendre qu'à l'échéance de la police d'assurance, soit elle pourrait ne pas être reconduite, soit les primes pourraient être augmentées.

Laure : Si je comprends bien, le Juif est à classer au rang des catastrophes naturelles... !
Quant au Chef, ça ne m'étonne plus.

Maurice : Remarque, s'il a parlé comme ça, c'était aussi pour faire du zèle devant l'officier allemand... Tu sais celui qui était au poste, le jour où on est allé déposer une plainte.

Laure : Il était encore là ?

Maurice : Il suit le Chef comme son ombre...

En tout cas, Samuel risque de servir de prétexte à la compagnie d'assurances, pour ne pas payer. Il y en a même un qui a suggéré qu'il fallait mieux attendre de trouver le coupable. « Si c'est un Juif, on le fera cracher au bassin ! », qu'il a menacé.

Sur ce, le Chef a enchaîné : « Ca ira vite, puisque l'enquête s'oriente vers une piste criminelle, impliquant un membre de votre personnel. On n'a pas à aller chercher bien loin ! »

Laure : Si c'est comme pour le pont...

Maurice : Voilà où on en est...

Ce matin, ils ont interrogé tout le monde. Notamment les deux ouvrières à qui on avait demandé de rester, pour nous aider à déblayer les gravats. Quant aux autres employées, on leur a donné leur journée.

Demain, on devrait reprendre une activité normale.

Laure : Et Samuel ? Quand est-ce qu'il est de retour ?

Maurice : Samedi soir. J'ai rendez-vous avec lui, à la gare... Avec, je l'espère, un carnet de commandes bien rempli... (*Un temps*)

Ca m'embête... Non pas tant pour les dégâts matériels que pour la camelote qui vient de partir en fumée... On a un tel retard dans nos livraisons qu'on avait encore besoin de ça !

Laure : Dans ce cas, ce n'est peut-être pas la peine que je reste ?

Maurice : C'est comme tu veux.

(*Un temps bref*)

Laure : Au fait, en revenant de la gare, avec les enfants, on est passé par le pont.

Maurice : Alors ?

Laure : Sophie a dit : « C'est méchant d'écrire des vilaines choses sur mon papa. En plus, c'est même pas français ! »

Maurice : La vérité sort de la bouche des enfants. (*Un temps*) Entre le pont, le sac du bureau et l'incendie, ça commence à bien faire... S'agit-il des mêmes personnes ? C'est troublant... Le saura-t-on un jour ?

En tout cas, le Maire n'est pas raisonnable. Le graffiti, il devait le faire effacer !

Laure : Ce sont les gendarmes qui te l'avaient promis.

Maurice : Le Maire aussi... « Ne vous en faites pas, » qu'il m'avait dit. « C'est ignoble ce qui vous arrive. Je vais faire le nécessaire. Comptez sur moi... ! » Tu parles !

Laure : Peut-être qu'on lui a donné l'ordre de ne rien faire ?

Maurice : Je lui en avais reparlé lundi dernier. C'est vrai que j'avais été surpris. Il s'était montré très évasif... « Vous comprenez... », qu'il m'avait répondu. « Vous comprenez... Ce sera fait... Quand ? Je ne saurais vous dire. Mais ce sera fait... En ce moment, j'ai des choses plus importantes à régler. »

Laure : « Des choses plus importantes à régler... » Je ne sais pas ce qu'il lui faut. S'il s'agissait de lui, courageux et téméraire comme il est, il y a belle lurette que cela aurait été fait.

Enfin, tout ça, ça va avec le reste... (*Cherchant dans son porte-monnaie*) Tu pourrais me donner des tickets de sucre, je n'en ai plus.

Maurice : (*Sortant des tickets du tiroir de son bureau et les lui offrant*) Et ta mère, comment ça va ?

Laure : Ca se maintient. Il fait très froid là-bas. Plus froid qu'ici. Crépy est plus à l'est. Sa maison est une véritable glacière. Comme toutes les maisons qui n'ont pas de chauffage central.

De toute façon, elle se plaint tout le temps ! Remarque, elle a peut-être des circonstances atténuantes. C'est quand même la troisième guerre qu'elle traverse. Ca commence à compter. Les Boches, elle ne peut plus les voir en peinture.

Maurice : Et ton père ?

Laure : Malgré son âge, on l'a réintégré aux Forges. Au début, il ne voulait pas. Surtout pour contribuer à l'effort de guerre des Fridolins !

Puis, qu'est-ce que tu veux ? On n'a pas travaillé 45 ans, sans qu'il y ait des restes. Les automatismes reviennent.

Bref, question travail, ça a l'air d'aller. On a même l'impression qu'il rajeunit. D'autant plus qu'à l'usine, s'ils peuvent saboter une pièce ou deux en passant, les ouvriers ne s'en privent pas. Ca a failli lui coûter cher...

Maurice : Je lui avais dit de faire attention. Surtout qu'il est responsable.

Laure : L'autre jour, les Boches sont venus faire de l'intimidation dans l'usine. Ils étaient quatre... Deux sont restés devant la porte tandis que les deux autres ont demandé à voir mon père dans son bureau... A peine arrivés, ils l'ont prévenu : « Monsieur

Dauvergne. Ca ne peut plus continuer comme ça. Ca s'appelle du sabotage. Et, en Allemagne, les saboteurs sont gravement sanctionnés.»
Père leur a répondu qu'il se portait garant de tous ses ouvriers...

Maurice : Sauf que ses objectifs à lui, ne sont pas les mêmes, que ceux des Allemand ! ?

Laure : Il ne s'est pas démonté. Il a expliqué qu'en raison de la guerre, l'acier était de mauvaise qualité. Quant au charbon qu'on lui livrait, il valait mieux ne pas en parler.
« Donnez-moi de la bonne camelote, leur a-t-il dit. Et vous aurez des pièces irréprochables. »

Les Boches lui ont promis qu'ils allaient en référer à qui de droit... Seulement, au moment de partir, l'un d'eux l'a pris à part et lui a demandé : « C'est bien votre genre qui dirige l'usine de bonneterie de Vercenay ? Un nommé Vernier. »

Maurice : (*Qui n'en revient pas*) Non ! ?

Laure : Tel quel... ! Mon père en a bâti des ronds de chapeau... ! « Il n'est pas seul », qu'il lui a répondu. « Il y a aussi son père et son frère ».

Maurice : Tu te rends compte !

Laure : « Je sais... Je sais », qu'il a fait. Puis il a ajouté. « J'ai aussi entendu dire que leur personnel était juif. »

Tu penses bien que mon père lui a dit qu'on l'avait mal renseigné.

A ce moment-là, il a sorti un carnet de sa poche et il a poursuivi : « Samuel Liedemann, ça vous dit quelque chose ? »

Mon père lui a dit qu'il était le seul employé de race juive à travailler dans l'entreprise. Puis le Boche est sorti, en répétant : « Mauvais, ça... Mauvais... Mauvais pour tout le monde ! »

Ca saute aux yeux qu'ils ont Samuel dans le collimateur. Père vous conseille la plus grande prudence.

Maurice : Je n'en reviens pas. Ils ont un service de renseignements drôlement performant... !
Comme quoi, depuis l'affaire du graffiti, ça bouge derrière notre dos...

Laure : Et vu ce qu'il a entendu, mon père a la conviction qu'on ne retrouvera jamais les coupables. Selon lui, il y a trop de faits qui laissent à penser qu'ils sont protégés.

Maurice : Je vais finir par le croire.

Laure : Ah, oui ! Tu sais aussi ce qu'il m'a dit au sujet de l'incendie... ? Il m'a demandé si, à chaque fois ton frère couvrait bien les braises, avant de partir ?

Maurice : Qu'il soit tranquille ! Tu connais Jacques. Tu sais combien il est maniaque !

Laure : Mais, précisément, est-ce qu'hier soir, il y a pensé ?

Maurice : Ce serait bien la première fois.

Laure : Ce qu'il faudrait, c'est qu'il sorte les braises de tous les poêles, chaque soir. Et qu'il les mette dehors.

Maurice : Tu parles d'un travail. En plus, il faudrait les rallumer tous les matins ! De toute façon, dès que le réparateur aura remis la chaudière en route, on éteindra les poêles. Tiens ! Il va falloir que je pense à le relancer !

Jacques a assez de travail à faire comme ça... Surtout en ce moment... Tu sais ce qu'il est en train de faire ? Il est en train d'essayer de faire repartir la vieille couseuse trois fils. Elle a souffert pendant l'incendie. Mais, il a bon espoir de la faire repartir.

Laure : Il est vrai que dans son métier, il est imbattable. Il a de l'or au bout des doigts. Mais, tu devrais lui dire de sortir les braises...

(Attrapant son manteau) Bon, ce n'est pas le tout, si les ouvrières ne sont pas là aujourd'hui, je vais regagner la maison.

Maurice : Tu sais qu'elles ont toutes accepté de rattraper leur journée perdue en travaillant une heure supplémentaire chaque soir ?

Laure : Ca ne me surprend pas.

Maurice : Au risque de me répéter, mon gros souci, ce sont les commandes. On ne va pas pouvoir les honorer. Déjà que pour faire patienter les clients, je commence être à bout d'arguments.

Tu ne voudrais pas leur écrire un petit mot pour leur expliquer la situation ?

Laure : Je peux commencer tout de suite, si tu veux.

(Durant la suite de cette scène, Laure, qui vient de reposer son manteau, travaillera à son bureau, tout en devisant)

Maurice : Pourvu qu'ils soient compréhensifs... Ca allait si bien. La vente au détail était repartie de plus bel.... Je te l'avais bien dit. Pour la clientèle de proximité, le pont, c'est de l'histoire ancienne.

Laure : Pas pour tout le monde. La preuve...

Mais tu avoueras qu'il n'y a que le Chef pour arriver à des conclusions pareilles. Accuser Samuel, qui est à deux cents kilomètres ! A qui il veut faire croire ça ?

Au train où vont les choses, on va aussi l'accuser d'avoir barbouillé le pont ! Parce que l'un ne va pas sans l'autre. Ceux qui ont peint sur le pont sont les mêmes que ceux qui ont mis ton bureau à sac et qui ont provoqué l'incendie...

Maurice : Tu crois toujours que ce sont les mêmes ?

Laure : On ne me le retirera pas de l'idée !

Maurice : Ils ont dû être déçus. L'inscription du pont n'a pas produit l'effet escompté, car pour l'instant, nous n'avons guère été inquiétés par les autorités. C'est très surprenant d'ailleurs. Ils nous surveillent, mais, ils ne sont pas encore passés à l'action. Du moins pas au grand jour !

Laure : C'est plus pervers. Ils pratiquent plutôt un travail de sape... En tout cas, mise à part la fiche d'embauche de Samuel qu'ils ont emportée... pour le reste, ils en ont été pour leur frais.

Maurice : Au moins cette fois, le message est clair. Il a bon dos, Samuel ! On est tous concernés, car c'est l'atelier qu'on veut détruire.

Laure : Et maintenant, comment allez-vous faire ?

Maurice : Pour... ?

Laure : Pour éviter un nouvel incendie...

Maurice : Avec le père, Jacques et moi, on s'est entendu. On va coucher ici.

Laure : Tous les trois ?

Maurice : On va se relayer. Chacun sa nuit.

Laure : Vous n'y pensez pas !?

Maurice : Pourquoi ?

Laure : Pour recevoir un mauvais coup ! Vous n'êtes même pas armés... ! (*Remontée*) Ah, non ! Vous vous débrouillez comme vous voulez, mais je ne veux pas que tu passes la nuit, tout seul, ici !

Maurice : Il faut bien...

Laure : Je refuse !

Maurice : Si tu veux, j'emprunterai un révolver...

Laure : S'il fallait tirer, c'est pour le coup que tu aurais des ennuis ! Je ne veux pas !

Maurice : Avec le Père et Jacques, on était d'accord. En plus, on dort au pied du téléphone.

Laure : Vous êtes fous. Moi, à ton père, je vais aller lui dire deux mots... Ah, non... !
Et ta mère, aussi, elle est d'accord ?

Maurice : Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

Laure : Que vous soyez au moins deux. Moi, je ne peux pas avec les enfants. A moins que je ne les fasse garder par la mère de Samuel ?

Maurice : Ce n'est pas une solution. Si ça continue, nos filles vont se demander s'il y a encore une mère à la maison... (*Un temps bref*)
Je peux toujours proposer au père qu'on soit deux pour passer la nuit.
Seulement, comme on n'est que trois, on va passer 5 nuits sur 7, ici. Ca fait beaucoup.
Là, c'est la femme de Jacques qui va ronchonner...

Laure : Pourquoi tu ne demandes pas à Samuel, dès qu'il rentrera ? Il ne dira pas non.

Maurice : C'est une bonne idée. Mais ça ne changera pas grand-chose au fait qu'on sera davantage ici, que dans nos lits.

(*DRING... ! Sonnerie de téléphone*)

Maurice : Oui ? Allo... ? Allo... !? Ah, c'est vous Samuel... ? Qu'est-ce qu'il vous arrive... ?
Quoi... ? (*A Laure*) Il dit qu'il sort de prison... (*Laure s'emparant de l'écouteur*)
On vous a battu... ?

Mais, je voudrais bien voir ça ! Depuis quand les Juifs n'ont plus le droit d'exercer leur profession ? Vous ne faites pas partie de la fonction publique, que je sache... ! Oui... oui... ! Ils vous ont pris votre valise, avec toute la collection de printemps... ? Oui... oui...
Tant pis, Samuel... Ce n'est pas grave. Dépêchez-vous de rentrer !

(*Durant la communication, la lumière a baissé progressivement, jusqu'au...*)

NOIR

SCENE 4 : Le vol

(-Laure est debout

-Maurice est à son bureau)

Laure : Et alors, ils étaient deux ?

Maurice : Deux soldats allemands.

Laure : Ils en avaient pris beaucoup ?

Maurice : Deux cartons chacun. Sans oublier les chaussettes qu'ils avaient cachées sous leur veste.

Laure : Que des chaussettes ?

Maurice : Il y avait des bas aussi.

Laure : Des soldats ! Voler des bas !

Maurice : Sans doute pour offrir à leurs conquêtes ? Les jolies fraülein de Vercenay.

Laure : Quatre boîtes ? C'est plutôt pour faire du marché noir ? Ou alors pour envoyer dans leur pays ?

Maurice : Peut-être... Tiens ! Il y en a une, la petite blonde qui habite rue du Moulin... La petite frisée, qui n'a pas froid aux yeux... Ah ! Comment tu l'appelles ?

Laure : Jacqueline ? Jacqueline Brissard ?

Maurice : C'est ça. La belle Jacqueline... L'autre jour, elle montait la côte du Bréchet, grimpée sur une grosse moto, pilotée par un Boche. Quand ils m'ont dépassé, elle s'est retournée et m'a fait un bras d'honneur.

Laure : Non, mais, pour qui elle se prend... ? Oh, la Jacqueline, elle n'a pas froid aux yeux. L'an dernier, le jour du 14 Juillet, j'étais derrière elle. Si tu l'avais entendu raconter ses histoires de corps de garde ! A faire rougir une femme mariée !

Maurice : Ca me ferait mal de savoir que les bas qu'on a essayé de nous voler étaient pour elle.

Laure : Quatre boîtes ? Tout de même pas... ! Et vous les avez toutes récupérées ?

Maurice : Toutes... C'est que les Boches n'ont pas eu de chance ! Jacques arrivait à l'atelier juste au moment où ils en sortaient! « Qu'est-ce que vous foutez ici ? » qu'il leur a fait. Naturellement, ils ne parlaient pas un mot de français... qu'ils ont dit...
« Rendez-moi ça immédiatement ! » qu'il leur a crié. Tu sais comment il est Jacques ?

Laure : Il s'énerve facilement.

Maurice : Ce n'est rien que de le dire. Il leur a passé un de ces savons ! On l'entendait à l'autre bout de la rue.

« Bas zi fort ! » qu'ils répétaient les deux Boches. Eux qui prétendaient qu'ils ne savaient pas un traître mot de français. « Bas zi fort ! »

Ils lui ont tout redonné, en lui faisant promettre de ne rien dire. Tu parles, Jacques, pour le faire taire... !

Il ne s'est pas dégonflé. Un quart d'heure après, il était à la Kommandantur !

Laure : Il n'a pas peur. Comment ça se fait qu'il ne soit pas allé directement à la gendarmerie ?

Maurice : Il a fait les deux. Mais il a préféré se rendre d'abord à la Kommandantur.

Comme c'était des Allemands, il a pensé qu'il valait mieux qu'ils se fassent d'abord engueuler par leurs congénères.

Bien entendu, aussitôt après, et pour faire bonne mesure, il est allé se plaindre auprès des gendarmes. Des fois qu'ils soient punis deux fois !

Laure : Ils ne feront rien, les gendarmes. Ils ont bien trop peur des Boches.

Maurice : Il a plutôt agi pour la forme... Mais, crois- moi si tu veux... A la Kommandantur, d'après ce que Jacques m'a raconté, il a été reçu on ne peut mieux...

On l'a fait asseoir. On l'a écouté. Il y en a même qui ont pris des notes... Puis, l'officier de permanence, en personne, s'est excusé du désagrément provoqué, dira-t-il, par « ces deux indéclicats qui déshonorent l'uniforme du Reich » et qu'ils allaient sévèrement être sanctionnés pour leur inconduite.

Jacques, lui, il buvait du petit lait. D'autant plus qu'il avait si bien décrit les coupables, que ceux-ci ont été appelés séance tenante.

Une fois qu'ils ont été formellement reconnus, ils se sont fait prendre une pompée mémorable. Ton beau-frère en était médusé...

Tu lui demanderas comment ça s'est passé. Il te le dira mieux que moi.

Par contre, à la gendarmerie, l'accueil n'était pas le même. Le Chef ne s'est même pas dérangé. C'est le planton qui a pris la déposition. Et, basta !

Si ça se trouve, à l'heure qu'il est, la plainte, elle doit être dans la poubelle !

Laure : C'est vrai que les Boches ont toujours ce souci d'offrir la meilleure image d'eux-mêmes.

L'autre jour, en allant à Troyes, le car était bondé. Un soldat s'est levé.
« Feuillez fous asseoir, bédide matame ! » qu'il a fait. Et il m'a cédé sa place ! Tu vois un Français faire ça, toi ?

En plus, il m'a aidé à ranger mes paquets dans le filet. Eh bien, crois-moi si tu veux, mais il est resté dans l'allée, assis sur une valise, pendant tout le trajet. C'est le propriétaire de la valise qui n'était pas content. Ca se voyait à sa figure. Hé bien, il n'a rien osé dire !

Maurice : Ces gens-là, ont beaucoup de savoir-vivre. Et c'est bien malheureux, pour un Français, d'être mieux reçu à la Kommandantur qu'à la gendarmerie. Le fonctionnaire français, on a toujours l'impression qu'on l'emmerde !

(Un temps bref)

Laure : Mais vos deux voleurs, par où étaient-ils donc passés ?

Maurice : Par les cabinets. Ceux qui donnent dans la ruelle du presbytère. Comme il y a une porte en fer, fermée avec un cadenas, ils ont coupé la chaîne à la pince coupante. Ensuite, ils ont cassé un carreau. Après, ils étaient comme chez eux.

Par contre, quand ils sont ressortis de l'atelier, au moment où ils débouchaient rue Saint Paul, Jacques arrivait... La suite, tu la connais.

Quand il a vu qu'ils étaient chargés comme des mules, avec des paquets pleins les bras. Paquets qu'il n'a pas eu de mal à reconnaître... il leur a couru après... Tu demanderas à la petite mère Bouillet, comme il les a engueulés ! Elle a tout entendu derrière ses volets.

Laure : Finalement, c'est une banale tentative de vol... Ca n'a aucun rapport avec le pont ?

Maurice : Aucun...Mais, excepté ce modeste fait divers, à la Kommandantur, pas un seul instant, il n'a été fait allusion aux ennuis, qui ne cessent de s'abattre sur la famille Vernier. Etonnant, non ?

(Un temps bref)

Laure : A propos, tu sais que le graffiti n'a toujours pas été effacé ? Ca va bientôt faire un an.

Maurice : C'était de la bonne peinture. Elle a tenu plus longtemps que les promesses du Maire.

Laure : Ca confirme aussi le poids des autorités françaises... Entre un Maire qui n'a pas le

temps de faire effacer des insinuations sur un pont et des gendarmes qui balancent vos plaintes au panier, on ne sait plus vers qui se tourner.

Au fait, tu as vu Samuel ? Maintenant, dans la rue, il ne peut plus passer inaperçu.

Maurice : Oui. Il est venu me montrer ça. C'est une honte... ! Encore un peu et on aurait pu m'obliger à la porter !

Laure : Tu ne sais pas ce que m'a dit le père Davriel... ? Il a dit, comme ça : « Votre mari, pourquoi qu'il ne la porte pas, lui aussi, l'étoile jaune ? »

Maurice : Non !?

Laure : Si.

Maurice : Saleté... ! Qui est-ce qui aurait pu penser ça du père Davriel... ? Un voisin... Un homme qui m'a vu naître. Un bon vieux à qui on donnerait le Bon Dieu sans confession !

Laure : La guerre a au moins ce mérite de révéler les gens, non pas tels qu'ils paraissent, mais tels qu'ils sont.

Depuis l'Occupation, il y a pas mal de personnes que j'ai dû rayer de ma liste.

Maurice : Le père Davriel ! Un vieux bonhomme, qui marche entre deux béquilles et qui est plus proche de la fin que du début !

Laure : Je me demande dans quel monde on vit... On rabêtit !

Maurice : Le plus fort, c'est qu'on donne tort à la raison et qu'on applaudit la folie et l'idiotie...

Sais-tu ce qu'ils ont fait les lycéens du Lycée de garçons, quand ils ont vu arriver plusieurs de leurs camarades à l'école, avec leur étoile jaune sur la poitrine?

Ils ont fait ni une ni deux. Ils se sont tous cousus une étoile sur leur veston.

Laure : Comme ça, pas de jaloux !

Maurice : Le problème, c'est qu'on les a arrêtés... Port illicite de l'étoile de David !

Laure : Finalement, l'étoile va devenir la légion d'honneur du Juif.

Maurice : C'est qu'avec la distinction qu'on nous a décernée à tort sur le pont, nous, on risque également de se faire arrêter, comme les étudiants !

Laure : Au moins, si on nous arrête, ça voudra dire qu'on n'est pas reconnu comme Juifs !

Maurice : Selon ton raisonnement, il vaudrait mieux qu'on nous arrête alors ?

Laure : (*Poussant son raisonnement à l'extrême*) Non... !? Logiquement... ?

Maurice : Si le chef d'inculpation change, le résultat, pourtant, reste le même. Il finit toujours derrière des barreaux !

Je comprends mieux ce que peut ressentir Samuel...

Sais-tu qu'il m'a demandé de veiller sur Rachel et sur sa mère, au cas où il lui arriverait quelque chose ?

Laure : A ce point-là ?

Maurice : Il sent bien que tout ça, ça va finir mal... Par exemple, quand il est à Paris, on l'oblige à prendre le dernier métro... Un métro qui leur est entièrement réservé. Alors, chaque soir, ils sont tous là, sur le quai, à voir défiler devant eux des rames qu'on leur interdit de prendre. C'est gai, l'hiver, dans le froid !

Ils ne peuvent même plus aller au restaurant. Sur les vitrines, c'est marqué : « INTERDIT AUX CHIENS ET AUX JUIFS » !

L'autre jour, comme il était fatigué, il a voulu s'asseoir sur un banc, dans un parc. Un flic est venu lui demander de partir... Verboten ! Cinéma, théâtre... Verboten aussi !

Ils ont même des heures pour faire leurs courses ! Forcément, après les autres ! Hé bien, quand ils arrivent, ou les magasins sont fermés, ou il n'y a plus rien !

Tu sais que Rachel vient de se séparer de son appareil de TSF ? Verboten... Plus de radio pour les Juifs !

Laure : Où va-ton comme ça ?

Maurice : Je me le demande.

Laure : Pour Rachel et sa mère, on fera ce qu'il faudra. Qu'il ne se fasse pas de soucis ! Elles ne manqueront de rien.

A propos, j'ai vu la paye de Samuel. Elle a drôlement diminué...

Maurice : Ce n'est pas qu'elle a diminué. Ce sont les primes qui ne lui sont pas versées.

Laure : ???

Maurice : Il faut se faire une raison. Samuel ne vend plus rien, ou à peu près rien. Il a juste une toute petite clientèle d'amis qui lui est restée fidèle, dans son milieu. Bientôt, il ne rapportera plus un sou à la maison Vernier.

Ce n'est pas qu'il ne veut pas, le malheureux ! Il n'y est pour rien ! C'est qu'il ne peut plus, car, officiellement, il n'a plus le droit d'exercer une activité commerciale.

Quant à nous, on prend des risques énormes à honorer les commandes qu'il nous rapporte. On est même obligé de maquiller le nom des clients.

Un beau jour, ça risque de se retourner contre nous. Ce sont les auteurs du graffiti, qui vont applaudir des deux mains !

Laure : En fin de compte, vous le payez à ne rien faire ?

Maurice : On ne peut pas dire ça... Non... Il s'occupe... Ou plutôt, on l'occupe. Pour ne pas qu'il croit qu'on lui fait l'aumône. Il a son amour-propre. Mais, il n'est pas dupe... On se demande même ce qu'on va lui faire faire, maintenant qu'il ne peut plus faire de représentation. Paris est devenu trop dangereux pour lui.

Tu comprends pourquoi on ne lui verse plus ses primes.

Laure : Ca devient si dangereux que ça, Paris ?

Maurice : Es-tu au courant de ce qu'il s'est passé au Vélodrome d'Hiver ?

Laure : Tu sais bien que je ne m'intéresse pas au sport.

Maurice : Il ne s'agit pas de sport, mais de politique.

Laure : A plus forte raison.

Maurice : L'opération « Vent printanier »... ?

Laure : Qu'est-ce que c'est que ça ?

Maurice : Hé bien ! Comme on ne savait pas quoi faire des réfugiés juifs à Paris, on est allé les chercher pour les conduire au Vel d'Hiv, avec femmes et enfants... Des milliers... Ils sont restés là quelques jours, dans des conditions épouvantables. Le temps de trouver une solution.

Tu parles. Comme d'habitude, en France, il n'y avait rien de prévu pour les y accueillir.

Laure : Tu dis « on est allé les chercher »... qui ça, « on » ?

Maurice : Les policiers français. Je ne sais pas combien ils étaient, mais ils étaient nombreux...

Enfin, après, on les a emmenés. Puis, plus rien... Disparus... Comme partis en fumée !

Le malheur, c'est que, dans le tas, il y avait aussi des Juifs français, nés et habitants en France... comme Samuel.

Laure : Ils sont bien quelque part ?

Maurice : A l'Est... En Allemagne.... Dans des camps de travail... Il y en a qui disent qu'ils sont emmenés beaucoup plus loin. On ne sait pas. C'est très mystérieux. Mais ce qui est sûr, c'est qu'ils ne sont plus en France !

Tout comme monsieur Klein, le boucher de la rue Pithou.... On l'a arrêté pour ne pas avoir mis l'étoile jaune....

Il était en train de balayer le trottoir, devant sa boutique. Il faisait chaud. Il avait posé sa veste sur la poignée de la porte. Pourtant, sur la veste, l'étoile était bel et bien cousue... C'est ce qu'il leur a dit.

C'est comme le petit Isaac... A la sortie de l'école, il jouait au football avec ses copains. Par terre, pour faire les buts, comme le font tous les gamins, il avait posé sa canadienne. Quand le flic est passé, l'enfant a eu beau lui expliquer que l'étoile était sur la canadienne. Il n'a rien voulu savoir et il l'a traîné au poste ! On ne l'a plus jamais revu. Il avait sept ans.

Il y a de plus en plus de gens qui disparaissent... comme ça... Et qu'on ne revoit jamais... plus jamais....

NOIR

SCENE 5: Le voyage aux « Bordes »

(-Laure est seule...

-Elle tape à la machine à écrire

-Un temps...

-Entrée de Maurice qui, visiblement, est de retour de voyage)

Maurice : Bonjour chérie.

Laure : Bonjour Maurice.

(Ils s'embrassent)

Laure : Le voyage s'est bien passé ?

Maurice : Dans la tristesse et l'amertume J'ai l'impression de les avoir abandonnées. Jamais de ma vie, je n'avais encore fait une telle corvée !

Laure : Il n'y avait pas d'autres solutions. Elles ne pouvaient plus rester à Vercenay.

Maurice : Après Vierzon, le plus dur, c'était de trouver le passeur. On m'avait dit la « Ferme des Bordes ». J'y suis allé dans cette foutue ferme.... Une ruine.... Une ruine à la lisière d'un bois... Pas de route ! Ou plutôt un chemin blanc plein de fondrières. ..Il pleuvait. J'ai sali toute la voiture.

Une fois arrivés à la mesure, on a eu beau appeler, frapper... Personne ! On est revenu sur nos pas. On était secoué comme dans un panier à salade. Enfin, on a croisé un gosse qui emmenait une vache dans un champ.

« Monsieur Paul Marion, s'il te plaît ! - Au Café des Voyageurs. C'est là où vous le trouverez toujours», qu'il m'a répondu.

Nous voilà repartis à la recherche du fameux café. Et la mère de Samuel qui n'arrêtait pas de répéter dans la voiture : « Où il est Samuel ? Où donc il est ? » Elle, elle croyait qu'on allait chercher son fils...

Laure : J'avais déjà remarqué qu'elle perdait un peu la tête. A soixante seize ans, c'est un peu normal.

Maurice : Bref, sa fille avait beau la calmer, elle revenait toujours à la charge : « Où il est Samuel ? Où il est ? »

Finalement, quand on est arrivé devant le café, elle qui n'avait pas fermé l'œil de tout le voyage... voilà qu'elle venait de s'endormir !

Je suis entré. Je les avais laissées toutes les deux dans la voiture.

J'ai demandé Monsieur Marion. Le patron m'a montré des gens qui jouaient aux cartes. Un homme s'est levé. Petit, râblé, avec une barbe qui lui mangeait une grande partie du visage.

« Monsieur Marion ? – C'est moi. – Maurice Vernier. – Je vous attendais... »

Laure : ... au café ?

Maurice : Oui. Au café... Il a attrapé sa veste de chasse, pas très propre d'ailleurs, puis, après avoir monté son vélo sur la galerie, nous sommes repartis avec lui, à la Ferme des Bordes.

Laure : Il faisait peur ?

Maurice : Pas du tout. Au contraire. Il était plutôt sympathique, mais, peu causant. Je ne sais pas s'ils sont tous comme ça dans le pays, mais, de tout le voyage, il a dit ni « ouf ! » ni « ah ! »

Par contre, ses yeux parlaient pour lui. Il avait l'œil rieur et communicatif. Avec toujours une grande mobilité dans le regard. C'était assez curieux. Si tu avais vu les yeux qu'il roulait ! Mais non... il ne faisait pas du tout bandit calabrais. Avec lui, on se sentait en confiance.

Une fois chez lui, il m'a aidé à descendre les valises. On a réveillé la mère de Samuel, puis il nous a fait entrer.

On avait beau être en milieu d'après-midi, on ne voyait ni ciel ni terre dans sa cahute. Il a allumé une lampe à pétrole, car, comme il est à l'écart de tout, il n'a pas encore l'électricité.

« Excusez le désordre... » qu'il a fait. « Depuis la mort de ma femme, je vis tout seul. »

Il a installé les deux voyageuses dans une chambre à peu près propre, la seule sans doute à avoir vu la trace d'un balai, puis il a ajouté : « C'est pour demain. Après une bonne soupe, vous irez vous coucher. »

Je l'ai payé avec l'argent que Rachel m'avait confié. Elle m'avait demandé de m'occuper de la transaction. « D'homme à homme », avait-elle insisté. Car elle craignait que le passeur ne profite de ce qu'elles étaient des femmes pour augmenter ses tarifs.

Laure : Il leur a pris cher ?

Maurice : Il s'est montré très raisonnable. 1 000F par personne.

Laure : 1 000 F... ? Tu trouves que ce n'est pas cher ?

Maurice : Sais-tu combien il y en a qui demandent, pour passer la ligne de démarcation ? Ca peut aller jusqu'à des 25 000 et peut-être plus !

Laure : Mon Dieu. Mais c'est du vol !

Maurice : Quand le passeur ne vous laisse pas en rade, au milieu d'un bois, après avoir empoché l'argent... !

Laure : Qu'est-ce qu'il te prouve que celui-là n'en a pas fait autant ?

Maurice : Pas lui. J'ai senti que c'était un homme honnête. En plus, il m'avait été chaudement recommandé par des personnes de confiance....

Non... 1 000 F, il n'y a rien à dire.... 500 au départ, le reste à l'arrivée.
D'après les renseignements que j'ai eus, la moyenne d'un passage tourne autour des 5 000... et par personne encore !

Laure : Vivre de la détresse humaine ! Un joli métier !

Maurice : Que veux-tu, il en faut ! Puis, il y a l'hébergement... bon, tu me diras qu'une soupe, ça ne va pas chercher bien loin... Mais surtout, ce sont les risques ! Imagine qu'il se fasse prendre ? Avec des Juifs, en plus... ! Non, ses tarifs sont raisonnables.

Au moment où j'allais régler la note, il m'a même dit : « Faut bien que je vive ! ».... comme pour s'excuser.

Enfin, on s'est quitté. Comme il était tard, il m'a renvoyé au Café des Voyageurs pour avoir une chambre, car, à part celle qu'il avait mise à la disposition des deux femmes, il n'en avait pas d'autres... sous entendu, dignes de ce nom. Pourtant, dans une ancienne ferme, ce ne sont pas les pièces qui manquent. Elles devaient être dans un drôle d'état, à en juger par l'extérieur. Mais on n'a pas eu l'honneur de les visiter.

Laure : Comment il s'y prenait, alors ? Quand il avait tout un groupe ?

Maurice : C'est un petit passeur, d'après ce que j'ai entendu dire. Il n'en fait pas son fond de commerce.

Laure : Comment as-tu eu son adresse ?

Maurice : Des clients à nous. Tu les connais, les gens de Toulouse, qui ont hérité d'une maison à Vercenay. Alfred et Guy Polientès. Le père et le fils.

Laure : Ceux qui repartent à chaque fois avec une remorque pleine de bas et de chaussettes ?

Maurice : De bons clients. Tu sais, on s'est toujours demandé s'ils ne faisaient pas du marché noir.

Laure : Bien qu'en zone libre, je ne sais pas si on peut appeler ça du marché noir... On ne les

voit plus guère en ce moment. Même pour eux, ça ne doit plus être aussi facile de passer la ligne de démarcation. Autrefois, on se demandait même comment ils faisaient. Ils étaient toujours fourrés à Vercenay.

Maurice : Il n'empêche qu'on a toujours gardé le contact. Ils sont si sympathiques ! Lors de leur dernier passage à l'atelier, j'avais évoqué la situation difficile de Samuel et de sa famille. Ils m'avaient alors donné deux adresses : celle d'un passeur et celle de leur maison de Toulouse.

Puis, comme la situation s'aggravait, je les avais recontactés... Depuis, on avait mis le départ de Rachel et de sa mère au point, en envoyant des messages dans des chaussettes, que je leur expédiais.

C'est comme ça que ça s'est fait. Dommage pour Samuel.... A ce moment-là, je pensais qu'il allait être du voyage.

Laure : On n'a plus de nouvelles de lui. On ne sait plus du tout où il est passé. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

Maurice : Sais-tu ce qu'elle m'a redemandé, sa mère ? Avant de repartir ? Elle voulait que je lui écrive si j'apprenais quelque chose à son sujet.

Avec sa fille, on a eu bien du mal à lui faire comprendre qu'il fallait éviter la correspondance. C'est trop dangereux. J'espère qu'elle l'a compris.

Si tu les avais vues, quand je les ai quittées... ! Toutes les deux, bras ballants... autour de la table... à moitié éclairée dans le halo de la lampe à pétrole... A la fois assommées qu'elles étaient par le voyage, rongées d'inquiétude et profondément émues.

Moi non plus, je n'en menais pas large... avec en plus le vague remord d'avoir agi comme si je m'en étais débarrassé.

Laure : C'est le mieux qu'il pouvait leur arriver.

Maurice : Bien sûr... Mais, c'était à nous demander si on ne rêvait pas... ! Tout semblait irréel... Leur ombre qui dansait sur le mur blanchi à la chaux, les bûches qui chuintaient dans le poêle à bois, que Marion avait allumé, ce grand silence qui engourdissait tout le monde...

Et elles ont pleuré ! Mon, Dieu, ce qu'elles ont pleuré !

« On se retrouvera après la guerre. Avec Samuel... ! » C'est ce qu'on s'est juré. Puis, je suis monté dans la voiture. J'ai vu les deux femmes, derrière les carreaux, qui me faisaient des signes...

Juste au moment de partir, le passeur m'a serré la main, très fort. Il m'a regardé droit dans les yeux et il m'a dit : « Ayez confiance ! » Rien que ça et j'étais complètement rassuré.

Après une nuit passée au Café des Voyageurs - j'étais mort de fatigue - le lendemain, j'ai repris le volant. Le voyage de retour s'est bien déroulé... Et me voici... Un peu abattu quand même. J'ai l'impression de ressentir un grand vide.

Laure : C'est sûr que ça va nous faire tout drôle.

Maurice : Tu m'étonnes. Tous les soirs, j'allais voir si elles ne manquaient de rien.

Laure : Moi, je leur faisais les courses... A la fin, elles ne sortaient plus.

Maurice : Je leur avais rentré du bois pour l'hiver... Pour rien. On ne peut même pas le prendre pour nous, sinon leur propriétaire va me poser des questions. Elles ne l'ont pas prévenu qu'elles partaient. Il doit être dans une colère !

Laure : Je voudrais bien le voir, à leur place... ! Quand je pense à Rachel, quelle vie elle a eue !

Maurice : Jamais je n'oublierai mon départ de la ferme des Bordes. Jamais...

(Un temps)

Maurice : Qu'est-ce qu'il y a eu au courrier, ce matin ?

Laure : La routine. Une facture d'eau. Une autre d'électricité. Le tiers provisionnel. Que veux-tu ? C'est l'automne. Les feuilles tombent.

Ah, si ! Tu as une importante commande de la maison Ernst, dans la Saar. C'est fabuleux ce qu'ils veulent. Tu liras.

Enfin, tu as reçu une lettre de réclamation de nos clients de Nancy... Tu sais, les Worms.

Maurice : Qu'est-ce qu'ils veulent donc ?

Laure : Les colis qu'on leur a envoyés ont été ouverts. Une partie de la livraison a disparu.

Maurice : C'est la deuxième fois que ça arrive. Il faut qu'ils se plaignent auprès de la poste. Mets la lettre de côté. Je vais voir ce qu'il y a lieu de faire... C'est tout ?

Laure : *(Hésitante)* Ecoute, Maurice... J'ai beaucoup hésité à t'en parler... mais tu as encore reçu un drôle de courrier...

Maurice : Un drôle de courrier ?

Laure : Il est arrivé hier... Pendant que tu étais parti pour les Bordes... Je n'en ai fait part, ni à ton père, ni à ton frère... Elle vient du Camp de Rétention de Troyes...

Maurice : La Feldkommandantur ?

Laure : Non. Le Camp de Rétention.

(Elle la lui tend...)

Maurice : Qu'est-ce que ça veut dire ? *(Lisant)*

*« Herr Hauptmann Friedrich Stolz
Commandant le Camp de Rétention
De Troyes- Saint-André*

à

*Monsieur Vernier
Rue Saint Paul
Vercenay*

*Monsieur, vous êtes prié de vous présenter au Camp de Rétention de Troyes-
Saint-André, Vendredi 23 Novembre 43, à 10 heures 30 précises.*

*En cas de non présentation, vous êtes passible...Mmmmm... (Syllabes non
articulées)*

*Prière d'emporter avec vous une couverture ainsi qu'un nécessaire de
toilettes.... »*

On est le combien, aujourd'hui ?

Laure : Jeudi.

TEXTE DEPOSE A LA SACD

Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD

Pour plus de précisions et pour obtenir la suite de cet extrait : christian.moriat@orange.fr